Gillman Ian and Klimkeit Hans-Joachim, *Christians in Asia before 1500*

Richmond (Surrey, U.K.), Curzon Press, 1999, XIV + 391 p. (cartes, tableaux, illustrations, bibliographie, index).

L'idée de ce travail est venue aux deux auteurs vers 1980, lorsqu'ils ont constaté, disent-ils, l'ignorance totale des gens d'église et des étudiants en théologie concernant les formes du christianisme adopté dans les pays orientaux avant l'arrivée des missionnaires européens à la suite de Vasco de Gama en Inde en 1498. Le tournant du XVI^e^ siècle est donc le *terminus ad quem* de leur reconstitution, le *terminus a quo* étant le Nouveau Testament et le temps des apôtres. L'introduction (p. 7-11), qui annonce à un lecteur, supposé en être étonné, que l'Arménie a été le premier pays à adopter le christianisme comme religion nationale, près de quatre-vingts ans avant l'Empire romain, et qu'un christianisme asiatique a existé sans avoir partie liée avec l'impérialisme occidental, paraît un tantinet naïve à l'orientaliste accoutumé à rencontrer des communautés chrétiennes pré-médiévales et médiévales dans son domaine de recherche. Mais l'excursus théologique qui suit (p. 13-19) peut être profitable à tous, ignorants totaux ou ignorants semi-éclairés, car il rappelle les conciles des IV^e^-V^e^ siècles, les controverses enragées et les dissidences qui en ont résulté ; ou encore la distinction entre le monophysisme, dû à Cyrille d'Alexandrie, diffusé de l'Égypte vers l'Éthiopie au sud, de la Syrie vers la Perse à l'est, et là en compétition avec le nestorianisme, l'un et l'autre refusant le concile de Chalcédoine de 451, le jacobisme des monophysites de Syrie, à l'initiative de Jacob Baradai (m. 578), enfin le monophysisme des coptes d'Égypte ; ou encore le gnosticisme éclectique du II^e^ siècle et, bien sûr, le dualisme manichéen apte à s'adapter à toute civilisation et à utiliser tout moyen possible de communication pour s'implanter.

Ce sont ces courants que l'on va suivre de région en région, illustrés par une grande abondance de noms, de dates et de citations des textes originaux. L'histoire commence en Syrie et en Palestine (p. 21-74, carte p. 20) autour des trois centres de Jérusalem, Antioche, Édesse, et les noms à retenir sont ceux de Lucien (m. 312), Diodore de Tarse (m. 394), Théodore de Mopsueste (m. 428) et surtout Jacob Baradai (m. 578) : ce christianisme syriaque est caractérisé par une tendance à l'ascétisme, au mysticisme et au monachisme. Le premier christianisme en Arabie (p. 77-88, carte p. 76) est l'occasion de rappeler l'importance de l'Éthiopie dans la gestation du christianisme copte. En Arménie et en Géorgie (p. 91-107, carte p. 90), les chrétiens veulent échapper, dans leur théologie, à la pression des chrétiens de Perse, autant qu'à ceux de Constantinople et de Rome. La longueur des chapitres consacrés à la Perse (p. 109-152, carte p. 108) et à l'Inde (p. 155-202) témoigne de leur importance, le premier de ces pays dans la maturation et la diffusion du nestorianisme, le second dans la tradition d'une évangélisation par l'apôtre Thomas. La vaste région étendue entre Iran et Chine, que nous appelons, faute de mieux, Asie centrale (p. 205-262, carte p. 204), représente elle aussi un terrain de choix pour la propagation des formes diverses du christianisme oriental – principalement l'église nestorienne syriaque orientale, dite aussi Église orientale, et l'église monophysite syriaque occidentale, connue comme jacobite, mais aussi les communautés melkites, suivant les propositions du concile de Chalcédoine – et de leur littérature, en sogdien et en uigur notamment. La dernière grande étape de ce transfert religieux d'Ouest en Est est la Chine (p. 265-305, carte p. 264), pour qui l'Asie centrale est l'intermédiaire obligé dans la transmission des religions étrangère à l'époque pré-moderne. La prétention du Japon à avoir abrité des transfuges nestoriens est sagement écartée faute de preuves (p. 360-361). Par contre, en Asie du Sud-Est (p. 307-313, cartes p. 306 et 309), des nestoriens ont dû arriver avec des marchands, et la Chine est un de leurs relais possibles. À ce propos, on opposera aux deux auteurs qu'il ne faut pas accorder valeur de preuve absolue au récit du Bolonais Ludovico di Varthema, car, hors de l'Inde, son périple, qui aurait été mené à une vitesse incroyable pour son temps, est notoirement le résultat d'une affabulation (quant à la date de 1510 qui serait celle de son prétendu séjour à Malacca, p. 311, elle est, en tout état de cause, erronée : Varthème est rentré de son voyage en Inde à la fin de 1508, et 1510 est en fait la date de la première parution à Rome de son *Itinerario*, devenu aussitôt un best seller).

I.G. et H.-J.K. déploient une telle érudition qu'ils semblent parfois danser sur une corde raide ; car ils ne visent pas seulement à dessiller les yeux des ignorants, mais aussi à informer en profondeur et à installer leur ouvrage parmi les grands classiques de référence. Aussi la critique se doit-elle d'être à la mesure de leur ambition. Et, avouons-le, le lecteur trouve matière à un certain mécontentement, d'abord en constatant des négligences à la relecture des épreuves (que peut bien vouloir dire une phrase telle que celle-ci : « It also produced its own emphases re symbols favoured in reference to the Church », p. 61 ?), et, d'une façon récurrente, un style difficile, au moins pour un non-anglophone (par exemple « The capacity of the Syriac language to absorb other dialects fostered the belief that the language itself smacked of heaven », encore p. 61). Dans le cas particulier du chinois, quand un sinologue relève un amateurisme, coupable de nos jours, dans les transcriptions des noms chinois, il perd confiance en la qualité finale de l'œuvre (le choc se produit dès la carte ouvrant le chapitre consacré à la Chine, p. 264 : certaines transcriptions suivent le vieux système des postes des années trente, tel « Lanchow » ou « Sian », d'autres le système anglais Wade traditionnel, ainsi « Tunhuang », ou encore le *pinyin* actuel, dans « Beijing » par exemple, nom écrit aussi Peking dans le cours du texte, p. 287, et le nom de cette ville sous la dynastie mongole

BCAI 17 (2001) Gillman Ian and Klimkeit Hans-Joachim : Christians in Asia before 1500, recensé par Françoise Aubin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

des Yüan dit « Dadu » en pinyin, alors qu'il aurait fallu, pour suivre la logique des autres noms, Ta-tu ; ou encore n'importe quoi : « Hung-ho », pour Huang-ho, ou un « Chou Chiu » qui a tout l'air d'être une erreur, etc.). Et pourquoi « Jinghis » (p. 285), alors que tous les spécialistes écrivent Chinggis (ou, pour le grand public, Chinghis) ou « Hsiunganu » (p. 357) pour Hsiung-nu ?

Donner en quelque quatre cents titres (p. 363-380) l'essentiel d'une bibliographie destinée à couvrir l'ensemble de l'Asie durant un millénaire et demi c'est s'exposer, cela va de soi, aux récriminations des spécialistes de chaque aire culturelle, qui voudraient voir leur partie mieux traitée. Cependant, même si l'on est décidé à faire confiance aux deux coauteurs pour le choix qu'ils ont opéré, il est quelques noms dont l'absence étonne, ainsi le P. Jean-Maurice Fiey (*Chrétiens syriaques sous les Mongols*, Louvain, 1975, et *Communautés syriaques en Iran et en Irak des origines à 1552*, Variorum Reprints, 1979). Une mention de Barend J. ter Haar, signalant que le thème du « Prince de Lumière » entre dans une tradition maitreyiste indigène qui n'a rien à voir avec le manichéisme (*The White Lotus Teachings in Chinese Religious History,* Leiden, 1992, p. 121-123), aurait permis de nuancer l'affirmation, répétée à deux reprises au moins (p. 19 et 269), d'une présence manichéenne en Chine du Sud jusqu'au XVI^e^ siècle. Mais I.G. et H.-J.K., ayant pour but de prouver à des ignares l'existence d'un christianisme, ou apparenté, oriental bien établi antérieurement à l'époque du colonialisme triomphant, ils ont tendance à teinter d'hagiographie leur synthèse.

Le principal reproche que pourra s'attirer la bibliographie, parue, ne l'oublions pas, en 1999, c'est d'apparaître souvent vieillie. Si l'on exclut les travaux écrits ou édités par H.-J.K. lui-même, on ne trouve que huit auteurs ayant publiés depuis 1992 – pour 1995, deux brefs articles, un seul pour 1996, et rien de plus récent. Même si les deux coauteurs ne pouvaient tenir compte au dernier moment des récentes avancées de la science en tous les domaines couverts par leur ouvrage, la bibliographie finale aurait gagné à être mise à jour. Ainsi, les développements sur le nestorianisme dans la Chine des T'ang (p. 267 *sq.*) profiteront grandement de l'œuvre posthume de Paul Pelliot, *L'inscription nestorienne de Si-ngan-fou*, éditée avec un grand luxe de commentaires par Antonino Forte (Kyôto – Paris, 1996). Prenons la traduction du décret de 638 autorisant le nestorien A-lo-pen à propager sa doctrine en Chine, selon la traduction de A.C. Moule datant de 1930, telle que reprise par I.G. & H.-J.K. (p. 269) : « The meaning of the teaching has been carefully examined : it is mysterious, wonderful, calm ; it fixes the essentials of life and perfection ; it is the salvation of living beings, it is the wealth of man. It is right that it should spread through the empire. » A. Forte (p. 357) traduit, lui, beaucoup plus près du texte chinois « If we scrutinize their doctrinal purport, it is mysterious and transcendent non-action ; if we look at their fundamental principle, it establishes the essentials of production and completion ; the words have no superfluous speech, the concepts have « the forgetting of the net. » As they are of help to the beings [le terme « salvation » de Moule comporte une connotation chrétienne qui ne convient pas au présent texte, remarque A. Forte], and of profit to men, it is proper to have them (texts and images) circulate « under the sky. » [l'autorisation ne porte que sur les pièces apportées par A-lo-pen, et non pas sur la religion nestorienne en général, souligne A. Forte]. » Il aurait été utile aussi que soient signalées les rééditions (ainsi L.W. Brown, *The Indian Christians of St Thomas*, 1956, réédité en 1982).

Pour jouer pleinement le rôle de manuel auquel il est destiné, l'ouvrage aurait dû bénéficier d'une présentation plus attrayante : au lieu d'enfiler noms et dates en une morne succession, il aurait fallu faire ressortir par des procédés typographiques les points saillants ; des tableaux auraient pu montrer d'utile façon la filiation des écoles et des mouvements et leur développement à travers l'Asie (ici seulement une table chronologique des événements, peu inspirante, p. 356-357), et l'on aurait aimé pouvoir localiser plus aisément les notes. Ces critiques, sévères certes, sont formulées dans l'espoir d'une réédition qui réponde aux besoins du lecteur potentiel ; mais elles sont aussi la preuve de la lecture attentive, passionnée même, que mérite ce beau travail.

Françoise Aubin
CNRS – CERI

BCAI 17 (2001) Gillman Ian and Klimkeit Hans-Joachim : Christians in Asia before 1500, recensé par Françoise Aubin
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net